

Knox, John Armoy. *Croisière d'un Américain du lac Champlain à l'Acadie (été 1887)*. Québec, Éditions du Septentrion, « collection V » n^o IV, 2008, 169 p. ISBN 978-2-89448-477-7

Marc Lavoie

Volume 7, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038365ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038365ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, M. (2009). Compte rendu de [Knox, John Armoy. *Croisière d'un Américain du lac Champlain à l'Acadie (été 1887)*. Québec, Éditions du Septentrion, « collection V » n^o IV, 2008, 169 p. ISBN 978-2-89448-477-7]. *Rabaska*, 7, 202–206. <https://doi.org/10.7202/038365ar>

et marché dans les traces des Morisset et Gauvreau [et sans le savoir dans les siennes], l'exercice paraît incomplet. Il apparaît évident, après avoir lu l'ouvrage de Nathalie Hamel, que son influence s'est fait sentir bien au-delà de son retrait de la vie active. Ses idées semblent avoir inspiré de nombreuses orientations ministérielles, non seulement en matière de patrimoine (création de la Direction générale du patrimoine et de l'Inventaire des biens culturels, élargissement de la notion dans les politiques et les programmes, incluant les arts et traditions populaires), mais aussi dans les secteurs de l'artisanat et des métiers d'art, de l'intégration des arts à l'architecture et de la muséologie. Sans compter la multiplication des partenariats dans des domaines aussi divers que le tourisme, les transports, l'agriculture, l'éducation, l'environnement, les affaires municipales et le développement régional. C'est bien le seul reproche que l'on puisse faire à Nathalie Hamel, de n'avoir pas poursuivi son étude jusqu'à aujourd'hui, de n'avoir pas fait le lien entre l'actuelle acception du mot patrimoine et la vision globale et holistique qu'avait Gouin de l'héritage culturel. De même, il aurait été intéressant de mettre en perspective ses préoccupations sociales et économiques avec l'ensemble des moyens mis en œuvre, ces dernières années, pour intégrer le patrimoine culturel dans les différentes politiques gouvernementales visant le redressement des économies régionales, le développement durable et la protection de l'environnement.

Ceci étant dit, l'étude de Nathalie Hamel jette un nouvel éclairage sur une période marquante de l'histoire culturelle du Québec. Sa recherche nous fait découvrir un acteur majeur du patrimoine que la mémoire collective avait occulté. L'ouvrage remet les pendules à l'heure et constitue un incontournable pour toute personne qui s'intéresse au patrimoine culturel et à l'évolution des idées dans la société moderne.

BERNARD GENEST

Société québécoise d'ethnologie

KNOX, JOHN ARMOY. *Croisière d'un Américain du lac Champlain à l'Acadie (été 1887)*. Québec, Éditions du Septentrion, « collection V » n° IV, 2008, 169 p. ISBN 978-2-89448-477-7.

À l'été de 1887, l'humoriste et journaliste américain John Armoyn Knox effectue un voyage qui le conduira de Burlington au Vermont à Halifax en Nouvelle-Écosse. Il semblerait que ce voyage avait pour unique but de visiter, et non pas d'explorer, une partie du nord-est canadien, surtout le fleuve Saint-Laurent, cela en empruntant les voies navigables à bord du yacht le *Champlain*.

Ce voyage sera complété en l'espace de quelque trois mois. Le récit que nous livre Knox fait état des péripéties de l'équipage de ce bateau à voile et des faits divers, des incidents et des rencontres avec des personnages plus farfelus les uns que les autres que fera l'auteur pendant son voyage. C'est dans les chroniques expédiées à de nombreux journaux américains qu'il relate ses impressions du pays.

D'origine irlandaise mais naturalisé américain, Knox fut rédacteur en chef d'un journal au Texas. On ignore le but exact de son voyage, mais il semblait viser en partie à fournir en chroniques quelques quotidiens ou hebdomadaires américains, en plus d'assurer à l'auteur un certain revenu. L'organisation du voyage se dessina premièrement autour de la mise à l'eau, de l'haubannage et l'ajustement du gréement, et enfin de l'arrimage de la cargaison en bagages et en provisions du plaisancier le *Champlain*, une petite goélette construite sur les rives du lac du même nom expressément pour faire ce voyage. Difficile d'en déterminer les dimensions, par contre, mais elle semble bien se tenir au-dessous de dix mètres en longueur, selon les illustrations de l'artiste qui accompagnaient les chroniques de Knox. Aussi, a-t-elle un faible tirant d'eau. En effet, les lits de deux membres de l'équipage sont disposés de part et d'autre de la boîte étanche de la dérive. Le *Champlain* est quand même un bon yacht, car il s'en sortira indemne des forts coups de vents et des mers tourmentées lors de son voyage, non seulement à cause de la qualité de sa construction, mais aussi grâce aux manœuvres de son capitaine expérimenté. L'équipage du *Champlain* au nombre de cinq comprenait le capitaine, le matelot ou l'homme à tout faire, Knox, l'illustrateur et le propriétaire du yacht. Ensemble, ils semblaient bien incommodés dans leurs petits quartiers.

Le voyage de découverte débute par la traversée du lac Champlain, pour laquelle il faudra compter deux jours. Ensuite, la goélette s'engage sur la rivière Richelieu et file jusqu'à son embouchure, en empruntant les écluses du canal Chambly, pour enfin arriver à Sorel sur le fleuve Saint-Laurent. De là, le *Champlain* et son petit équipage se dirigent vers Québec. Knox admire la ville, son promontoire et ses fortifications. Il aura peu de bonnes choses à dire, par contre, sur les maisons et les auberges de la basse ville, où il passera la plus grande partie de son temps. En fait, il prévoyait se rendre en haute ville, mais la pente abrupte saura mettre un frein à l'intérêt qu'il porte à ce secteur de la Vieille Capitale. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il visitera la haute ville. Il émet quelques commentaires sur Québec, certains très bons, d'autres mauvais. Par exemple, c'est la ville « la plus étonnante et la plus singulière du continent » (p. 61), et « il n'y a aucun hôtel de première classe dans cette ville et il n'y a pas de restaurant non plus » qui en vaille le

déplacement, selon Knox (p. 70). Québec, en 1887, n'était pas encore la ville qui accueillait à bras ouverts des foules de touristes.

Knox déplore aussi la mauvaise qualité du français des personnes qu'il rencontre, qui, selon lui, n'est pas aussi bon que le français qu'il aurait appris en Europe. Pourtant dans l'une de ses dernières chroniques, c'est tout à fait l'inverse qu'il souligne. Il est clair que l'accent des Québécois le dérange quelque peu, mais il faut croire qu'il s'y était fait à la conclusion de son voyage.

De Québec, le *Champlain* vogue vers Tadoussac avec une escale d'un soir à La Malbaie. C'est dans cette région que Knox se retrouve en terrain sauvage et inconnu. L'attrait que peut avoir l'embouchure du Saguenay pour les visiteurs aujourd'hui se traduit plutôt pour l'auteur comme un lieu de grande désolation. Quelques jours plus tard, le voilier file vers Rivière-du-Loup et Knox ira à la chasse au phoque en canot avec des Malécites de Cacouna. Les Américains iront ensuite explorer une partie de la côte du Labrador, mais Knox ne transmettra pas ses impressions de ce coin de pays à ses lecteurs.

Le *Champlain* poursuit sa route vers Cap-Chat. Là encore, Knox n'apprécie pas du tout le paysage qui se présente à lui. En effet, il se résume à une disparité désolante selon l'auteur. De plus, il assure ses lecteurs qu'il ne pourrait jamais s'acclimater au pays.

Après quelques jours dans la région, la goélette filera vers les Maritimes où l'on retrouvera Knox se prélassant sur le flanc d'une colline près du marais de Grand-Pré. Il mentionne le lieu comme ça, nous épargnant tout détail, à travers un résumé quelque peu boiteux de l'exode des Acadiens sûrement inspiré d'une lecture d'*Évangéline* de Longfellow. Il laisse donc sur sa faim tout lecteur qui pourrait s'intéresser aux Maritimes. Par contre, en quelques lignes, il divulgue le but de son voyage dans l'Acadie ancestrale ou la Nouvelle-Écosse : il doit s'embarquer à Halifax sur un caboteur qui le déposera aux États-Unis, à Boston, donc dans son pays d'adoption.

À maintes reprises et durant tout son voyage, Knox n'a pas manqué de noter la largesse de cœur de presque tous les gens qui auront bien voulu lui venir en aide ou lui rendre service. Car si Knox dénote la profonde désolation du pays et le manque de progrès au Québec et dans les provinces de l'est canadien, il souligne tout autant la serviabilité et la courtoisie des Canadiens envers les étrangers. Un fait intéressant se dégage de ses chroniques. En effet, il faut noter qu'à la fin du XIX^e siècle, tous les villages étaient isolés les uns des autres, et encore plus des grands centres.

Knox s'est surtout intéressé aux faits divers et cocasses, parfois bizarres, qui se sont produits lors de son voyage. En fait, il nous a livré un récit avec

un brin d'humour à la Mark Twain (Samuel Clemens) son contemporain, mais avec beaucoup moins de brio. Après tout, ce dernier avait placé la barre assez haute. Le récit de Knox est une suite de faits divers, un relevé d'événements drôles, insolites et parfois farfelus qui relèvent même du mondain. Il est très clair que cet auteur visait soit à faire rire ou à choquer les lecteurs de journaux américains auxquels ses chroniques étaient destinées. En fait, on peut même croire que ces écrits moqueurs visent à faire rire les habitants des grands centres urbains, cela en ridiculisant la population en milieu rural. Les chroniques de Knox auront sûrement su plaire aux lecteurs de journaux à la fin du XIX^e siècle, puisqu'elles visent simplement à divertir son lectorat.

Son voyage en Acadie est décevant, car il exclut tout détail qui pourrait renseigner d'une façon ou d'une autre au-delà du point d'arrivée du *Champlain* qui semblerait être soit Port Elgin ou Grand-Pré. Aussi, le titre de l'ouvrage dans sa présente édition induit délibérément en erreur tout lecteur qui aurait l'espoir d'apprendre quoi que ce soit sur l'Acadie à la fin du XIX^e siècle, bien qu'il désigne exactement le trajet parcouru par Knox. En fait, la faiblesse de ces écrits dans leur entier est le manque de détails sur les lieux visités. Il n'y a pas vraiment de bonnes descriptions d'un lieu ou d'un autre. Ce jugement semblera sûrement on ne peut trop sévère, car la *Croisière d'un Américain* n'est surtout pas une géographie des lieux visités par Knox. Cette publication est quand même tout à fait pertinente en ce qui a trait à la condition du peuple, surtout celle des Canadiens français au Québec de la fin du XIX^e siècle. En effet, on y retrouvera des informations justes sur leur régime de vie et l'isolement du peuple dans les lieux périphériques.

Enfin, il faut signaler quelques petites erreurs dans la traduction de l'américain au français. Placer ses bagages dans la soute d'un bateau relève plutôt d'un geste posé par un passager clandestin, car habituellement cette dernière est vouée au stockage du charbon ou encore au bois de chauffage pour la chaudière d'une machine à vapeur. Plutôt, il faut parler d'une cale, puisque le *Champlain* est mu par le vent, et non pas par une machine à vapeur ; il n'y aurait donc pas de soute sur ce yacht. Par contre, le terme est peut-être une traduction exacte du mot utilisé en anglais par Knox qui n'y connaissait rien en termes marins et nautiques. Un autre terme difficile à traduire agace beaucoup plus. Il s'agit de « marées de printemps », qui est sûrement une traduction mot à mot du terme anglais *spring tides* qui sont en fait les syzygies, c'est-à-dire ces marées de vives eaux qui se manifestent deux fois par mois environ à la nouvelle lune et à la pleine lune, époques auxquelles l'altitude des marées est supérieure à ce qu'elle est en période normale. Enfin, un *schooner*, c'est une goélette, bien que celles mentionnées par Knox ne

ressemblent aucunement aux goélettes qui sillonnaient le Saint-Laurent il y a un peu plus d'une quarantaine d'années. Par exemple, le fameux *Bluenose* est une goélette. Le *Champlain* l'était aussi.

MARC LAVOIE

Université Sainte-Anne, Pointe-de-l'Église

LABELLE, RONALD (dir.). *Chansons acadiennes de Pubnico et Grand-Étang tirées de la collection Helen Creighton / Acadian Songs from Pubnico and Grand-Étang From the Helen Creighton Collection*. Dartmouth et Moncton, Helen Creighton Folklore Society et la Chaire de recherche McCain en ethnologie acadienne, 2008, 96 p. et disque compact. ISBN 978-1-897214-15-2.

À première vue, ce mince volume ne semble être qu'une version abrégée de *La Fleur du rosier*, l'excellent recueil de chansons acadiennes publié par le Musée canadien des civilisations il y a déjà plus de vingt ans. Il est vrai que le présent bouquin ne comporte que trente-huit chansons, à comparer au volume original qui en comptait une centaine de plus, mais, dans ce cas-ci, la réduction en quantité ne correspond en aucun sens à une réduction en qualité et cette nouvelle édition s'avère un compagnon essentiel au premier ouvrage. Le disque compact qui accompagne le livre nous permet d'entendre les chansons telles que chantées par les informateurs d'Helen Creighton, ce qui ajoute une nouvelle dimension sonore aux textes publiés.

On ne peut exagérer l'importance des enquêtes d'Helen Creighton à Pubnico et Grand-Étang dans les années 1940 et 1950. Les villages de Pubnico et West-Pubnico, à l'extrémité sud de la Nouvelle-Écosse, constituent les plus anciens peuplements acadiens, où certaines familles sont installées depuis 1651. Helen Creighton visita l'endroit en 1947 et commença ses enquêtes folkloriques l'année suivante, une des premières folkloristes à s'intéresser à cette communauté. Elle y retourna à plusieurs reprises dans la décennie suivante, trouvant une riche tradition vivante de contes et de chansons qui commençait déjà à reculer devant les influences de la modernité. Puisque son enquête se déroulait principalement pendant la saison de pêche, elle travailla de près avec les femmes de la région, mettant en valeur un répertoire unique qui comportait plaintes et chansons comiques, mais aussi bon nombre de berceuses et de chansons brèves qui s'intégraient aux travaux quotidiens des femmes. Plusieurs de ces chansons sont représentées dans la nouvelle édition.

Helen Creighton avait visité le village de Grand-Étang à l'Île-du-Cap-Breton quelques années auparavant (en 1944) et là aussi elle était tombée sur